

Le coup de bill'art
du Soir«Les sœurs»
et nos enfants

Par Kader Bakou

Une «elyasoura» (sœur chrétienne), responsable de l'école La Salésienne au chemin de Notre-Dame d'Afrique, à Alger, remarque une écolière algérienne près de l'école, elle va vers elle et lui demande ce qu'elle fait, à cette heure-ci, seule dans la rue. La fille lui répond qu'elle attend l'ouverture des portes de l'école. La sœur lui fait remarquer qu'il reste encore une vingtaine de minutes avant le début des cours. Elle lui ordonne de retourner à la maison (elle sait qu'elle habite tous près dans ce même quartier) et de ne revenir que cinq minutes avant l'heure d'ouverture des portes de la cour de l'école, accompagnée de ses parents. La sœur va ainsi expliquer aux parents de la fillette qu'il n'est pas prudent de laisser leur enfant seule dans la rue.

Les salésiens français se sont installés en Algérie en 1891. Ils y ont maintenu leurs œuvres et certaines de leurs activités jusqu'au début des années 1970.

L'école La Salésienne de Notre-Dame d'Afrique avait, après 1962, continué à accueillir des enfants algériens.

A la fin des cours, les enfants (algériens) sortaient en ordre, encadrés par deux sœurs. Ils traversaient ainsi la cour de l'école puis les escaliers qui menaient vers la route bitumée. Arrivés au portail de l'école, ils s'arrêtaient de nouveau. Une sœur traverse la route jusqu'au trottoir en face. Quand elle voit qu'il n'y a plus de véhicules qui passent, elle fait signe à l'autre sœur qu'elle peut laisser les enfants sortir dans la rue et rentrer à la maison.

L'école est aujourd'hui «nationalisée». Les enfants viennent quand ils veulent et à n'importe quelle heure, sans que leurs parents ou les responsables de l'école s'en inquiètent (comme partout ailleurs, jusqu'aux récentes affaires d'assassinats d'enfants). A la fin des cours, les enfants sont livrés à eux-mêmes dès la sortie de la classe et traversent la cour, les escaliers et la route sans la moindre surveillance.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

BANC PUBLIC DE DJAMAL ALLAM, OLIVIER D'OR
DE LA 13^e ÉDITION DU FESTIVAL DU CINÉMA AMAZIGH

Tout est dans la chute !

Dans Banc public, Djamel Allam fait de l'exercice de style sur le mode burlesque, variant les situations loufoques et saugrenues.

Sans sa chute et le travail technique de l'équipe de Gofilm Production, ce court métrage de 20 minutes récompensé par l'Olivier d'or à la 13^e édition du festival du film amazigh de Tizi-Ouzou, ne serait qu'un cocktail de drôleries sans fin, ni consistance et de blagues de potaches déjurés à l'heure de la récré.

On savait Djamel Allam exubérant, un peu baroque et plein d'emphase dans sa vie d'artiste créatif, mais son film s'envase dans une succession de situations sans fin qui frisent le mièvre, voire même, le ridicule.

Tel un serpent qui se mord la queue, poussant l'exagération caricaturale à son comble, la narration tourne en rond et peine à prendre son envol pour livrer sens et message. A cela, s'ajoute le jeu peu convaincant de certains acteurs qui bride le récit et qui donne aux artifices stylistiques choisis qui fondent les quêtes esthétiques du film, des allures de gageure, d'une performance presque ratée.

Djamel Allam a beau multiplier les scènes drôles et cocasses, foncer le trait de la caricature, rien n'y fit, la salle reste impassible. L'humour de Djamel Allam ne fait pas mouche. Bien sûr, ce n'était pas le propos du film qui se voulait un message, un clin d'œil sur le han-

dicap et le statut de la femme dans la société, comme l'expliquera Djamel Allam dans le débat. Mais le spectateur a beau chercher le fil rouge qui le conduirait à cette fin, ce «je ne sais quoi», ce brin d'émotion qui le scotcherait à l'histoire, il est resté sur sa faim. Heureusement qu'il y a la chute, la fin du film pour rendre moins épais le mystère qui entoure le personnage de «M», une jeune femme décrite comme «(...) le symbole de pureté : très blanche de peau, une chevelure noire encadre son visage aux traits fins et délicats. Elle est assise sur un banc public dans un square. Des flâneurs passent devant elle. Certains d'entre eux, des hommes bien sûr, ne peuvent s'empêcher d'essayer d'attirer son attention de toutes les manières possibles. Défilent un pêcheur, un jeune plouc, un beggar, un musicien, etc. Mais leurs petits numéros ne semblent faire ni chaud ni froid à notre demoiselle. En effet, derrière ses lunettes de soleil, elle regarde fixement au loin un point indéfini»

C'est ce que nous lisons, en effet, sur le synopsis porté sur l'affiche du court métrage de Djamel Allam sorti en 2012 et qui a participé à de nombreux festivals en Algérie et à l'étranger.

S. A. M.



LE DOUBLAGE AU FESTIVAL DU FILM AMAZIGH

Une menace ou un plus pour la production ?

La projection dans le cadre du Festival du film amazigh, section «jeunes talents», du film d'animation Kiki Le Viking 2, adapté et doublé en kabyle sous la direction artistique de Samir Aït Belkacem, a constitué une surprise de taille pour les organisateurs du festival qui n'ont pas eu tort de mettre sous les feux de la rampe des comédiens travaillant dans l'ombre.

Pressé de questions, Samir Aït Belkacem est revenu sur cette expérience de doublage née un soir dans son village à la suite d'une improvisation de doublage de *L'Age de Glace* par les jeunes de thadarth. Pour ce désormais pionnier du doublage de films en tamazight, qui a, à son actif, une quinzaine de travaux, le doublage est loin de constituer une menace pour la production cinématographique en général et de tamazight en particulier.

Tout comme Mohia, son inspirateur, le comédien Samir Aït Belkacem pense qu'au contraire le doublage et les adaptations, considérés comme des passerelles entre les cultures, peuvent constituer une alternative à la faiblesse de production. Le doublage comme sup-

port didactique en pédagogie se révèle aussi comme un excellent moyen d'appréhender les langues dans la mesure où il fixe certains concepts, indique le conférencier qui fait état de la présence de ses œuvres dans les jardins d'enfants et même dans les villes de l'intérieur du pays.

Avoir toujours un cœur d'enfant, user de paroles simples mais fortes, et savoir restituer les émotions qu'on ne peut jamais imiter par la voix, mais se faire à l'idée qu'on est vraiment dans une logique de tournage constituent les conditions d'un bon doublage qui ne s'améliorera que si le public se montre de plus en plus exigeant, explique l'orateur qui déplore l'absence d'entreprises de tournage. Disposant d'un petit studio



de doublage acquis grâce à l'Ansej, Samir Aït Belkacem a peaufiné son art grâce à l'association Tiegwa du Canada et Mme Claudine Cabay Chatel, directrice d'un studio de doublage. C'est dans cette perspective que bénéficie-

ront quatre autres comédiens d'une formation gratuite au Canada estimée à 30 000 dollars par comédien.

Mélanges de doublage et d'adaptation, les œuvres de l'équipe de doublage, une somme d'images émotives et parlantes, font bouger le marché alors que la démarche de l'équipe s'inscrit avant tout dans une logique artistique. Comme projet, l'équipe s'engagera sur une nouvelle expérience de doublage d'œuvres accessibles à des enfants du premier âge. Cela avant de se lancer dans un ambitieux projet de doublage d'œuvres sentimentales qui passionne l'orateur qui se plaint de l'absence de reconnaissance à cette forme d'expression artistique qui peut s'avérer aussi comme moyen d'expression identitaire.

Le doublage en kabyle de *L'Opium et le Bâton*, vœu de Mouloud Mammeri, restera ainsi au stade des intentions, avoue l'orateur plus que jamais décidé et engagé à professionnaliser le doublage qu'il définit comme «art de l'illusion».

Salem Hammoum

CONFÉRENCE

Siwa, si lointaine et si proche

Invitée d'honneur de la 13^e édition du Festival du film amazigh, la délégation égyptienne a été l'hôte de l'espace Plasti du quotidien *Algérie News*.

Le passage à Alger des représentants des Amazighs de l'Oasis de Siwa était une sorte de réplique à l'événement culturel qui se déroulait dans la wilaya de Tizi-Ouzou. Manière aussi d'encourager le festival et de faire connaître la région de Siwa et ses habitants. Parmi les membres du groupe, le journaliste et producteur Hassen Daoud, coréalisateur avec Aymen El Djazaoui (également présent) d'un documentaire sur *Les Amazighs d'Égypte*. Cheikh Omar, le président de la délégation, a lui aussi participé à cette rencontre-débat. En plus du film de Hassen Daoud, ont été projetés trois courts métrages d'une durée de cinq minutes chacun. Tous racontent cette histoire merveilleuse de Siwa que le public algérien est invité à découvrir.

Après la projection de son documentaire, Hassen Daoud fait remarquer que cette visite en Algérie est une première, le film ayant été déjà vu au Festival d'Agadir notamment. La version en tsiwit (le langage siwi, un dérivé du tamazight) est, elle, récente, *Les Amazighs d'Égypte* ayant fait l'objet d'une version initiale en langue arabe pour Al Jazeera Docu-

mentary. Et d'ajouter : «J'ai seize documentaires à mon actif, dont celui-ci qui évoque les origines de Siwa, ses us et coutumes, son histoire, son patrimoine... Siwa a été le passage de nombreuses civilisations, elle est l'une des plus belles oasis du monde. Je voulais donc la mieux faire connaître, en Afrique du Nord en particulier où son histoire et sa culture méritent plus d'attention.» Il est vrai que les trois courts métrages (*L'habitat siwi*, *El Bir et Siwa*, *l'homme, la terre et l'histoire*) et le film de Hassen Daoud ont révélé un petit coin de paradis au milieu du désert, certes, mais aussi et surtout un lieu chargé d'histoire et tellement proche de nous par sa culture, sa langue, ses rites et ses traditions, ses fêtes religieuses et ses réjouissances, ses cérémonies de mariage, etc.

Pour Cheikh Omar, l'un des chefs des onze tribus de Siwa, «toute la région s'exprime en tamazight, les 30 000 habitants que compte l'oasis parlent tsiwit». Selon lui, «Siwa a très longtemps vécu isolée du reste du monde. De ce fait, elle a toujours été gouvernée par un pouvoir local, c'est-à-dire des autochtones. A l'origine, ce sont des tribus chaoui qui s'y étaient implantées et l'endroit ne connaissait que quelques bédouins qui y vivaient. Les Amazighs ont par la suite

fortifié le site». Dans un contexte plus contemporain, cheikh Omar rappelle que, «après la Révolution de 1952, Siwa a eu droit à quelques infrastructures, au transport par route. Elle a ensuite été délaissée sous Sadate et complètement marginalisée sous l'ère Moubarak.

Aujourd'hui, l'oasis vit les mêmes problèmes qu'ailleurs en Égypte». A propos du riche patrimoine de la région, les membres de la délégation égyptienne déplorent les constructions nouvelles qui ont contribué à défigurer le site. Sans compter, bien sûr, l'usure du temps et certaines catastrophes naturelles (dont les inondations de 1980).

Pourtant, assurent-ils, «il y a une salutaire prise de conscience depuis l'année 2000 pour un retour à Siwa l'ancienne». C'est ainsi que des efforts ont été fournis pour la sauvegarde de ce patrimoine historique et culturel. Dans le cadre de cette entreprise de restauration, «des villages ont été notamment réhabilités selon les normes du tourisme écologique». Un grand intérêt est également accordé à des recherches sur la langue, le tsiwit faisant lui aussi partie des spécificités de la région.

Fête-t-on Yennayer à Siwa ? «Nous avons une sorte de Yennayer, mais c'est un Aïd que nous célébrons en octobre»,

répond cheikh Omar. Considérée comme la plus belles oasis d'Égypte et l'une des plus grandes, Siwa est située à 560 km du Caire, à 300 km des côtes méditerranéennes de Marsa Matrouh et à 70 km de la frontière libyenne. Nichée dans une dépression au milieu du désert, elle s'abreuve de nappes souterraines et dispose de plusieurs lacs salés, de sources d'eau chaude et froide. Siwa a été déclarée zone protégée pour la diversité de sa faune et de sa flore. On y a recensé 300 000 palmiers, 70 000 oliviers et 300 sources d'eau douce.

L'oasis est accessible seulement par route, depuis Le Caire, ou alors depuis la cité balnéaire méditerranéenne Marsa Mathroum (une route ouverte en 1980, l'année de l'arrivée de l'électricité à Siwa). Mais visiter la plus belle et la plus secrète des oasis d'Égypte mérite le déplacement. On pourra alors découvrir la forteresse de Shali (au cœur de l'oasis), la palmeraie, la montagne des morts (où certaines tombes creusées datent de milliers d'années), la forteresse d'Aghurmi (à son sommet se trouve le temple de l'oracle d'Amon), l'ancien village d'Aghurmi, les bains de Cléopâtre... Depuis la chute de Moubarak, Siwa est en train de s'ouvrir au monde.

Hocine Tamou